

ALESSAN- DRO BARICCO

LE TEMPS DE L'AUDACE



TRACTS
DE CRISE
GALLIMARD

7 AVRIL 2020 / 10 H / **N° 36**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR **VINCENT RAYNAUD**

« **La prudence, c'est fait. À présent il est temps de passer à l'étape suivante : penser, comprendre, interpréter le chaos et prendre le risque de fournir à tous un minimum de certitudes. C'est le rôle des intellectuels. »**

Je l'ai citée dans *Une certaine vision du monde*, mais c'est l'occasion de la répéter. Il s'agit d'une réplique tirée d'un excellent roman suédois, *Le Médecin personnel du roi* de Per Olov Enquist. La reine veut apprendre à faire du cheval. Elle monte en selle et demande à son moniteur d'équitation quelles sont les règles. Voici ce qu'il répond :
« La première, c'est la prudence. La seconde, l'audace. »

Bien. La prudence, c'est fait, me semble-t-il. Il est temps de passer à l'audace.

Nous *devons* passer à l'audace.

Pour le personnel soignant, je ne sais pas ce que cela peut signifier en ce moment, *être audacieux*. Mais je sais exactement ce que cela signifie pour les intellectuels : mettre de côté la tristesse et penser, c'est-à-dire comprendre, interpréter le chaos, répertorier des monstres encore jamais vus, donner un nom à des phénomènes encore jamais vécus, fixer droit dans les yeux des vérités ignobles et, une fois qu'on a fait tout ça, prendre le risque de *fournir à tous un minimum de certitudes*. Et donc, au boulot, chacun dans la mesure de ses possibilités et de son talent. Je ne suis pas particulièrement en forme ces jours-ci, mais rien ne m'empêchera d'écrire ce que je sais. Car c'est mon métier.

1. La fin du monde n'est pas pour tout de suite. Et nous ne nous retrouverons pas davantage en pleine anarchie, dans l'une de ces situations où le cancre de la classe fait la loi, le costaud assis au dernier rang qui ne comprend rien et prend son pied à vous cogner dessus. Réveillons-nous : ça, c'est dans les films. Reprenons nos esprits. Car nous, les humains, sommes une espèce dotée d'une patience, d'une intelligence et d'une force redoutables : nous nous sommes approprié le monde et en avons fait notre terrain de jeu, par l'une des opérations les plus violentes et cyniques que l'on puisse imaginer ; et ce n'est pas tout : nous en avons parfaitement conscience, au point d'avoir donné un nom au butin de cette *razzia*, *anthropocène*, et nous sommes à présent si sûrs de nous que nous envisageons même, depuis

peu, de rendre sa liberté à une partie du monde naturel. Voilà ce que nous sommes. Nous avons toujours combattu les virus. Souvent ils nous ont mis à genoux. Mais il se trouve que, dans cette position inconfortable, nous sommes devenus encore plus patients, têtus et rusés.

2. Nous sommes en train de faire la paix avec le *Game*. Avec la civilisation numérique. Nous l'avons fondée, puis nous avons commencé à la détester et maintenant nous faisons la paix avec elle. À tous les niveaux de la société, on sent une confiance et une familiarité accrues, ainsi qu'une profonde gratitude envers les outils numériques, des sentiments qui appartiennent désormais à notre vécu partagé et qui ne le quitteront plus. L'une des utopies fondatrices de la révolution numérique consistait à penser que les outils numériques deviendraient une extension quasi biologique de notre corps et non de simples prothèses artificielles réduisant notre humanité : l'utopie se change à présent en pratique quotidienne. En quelques semaines, nous avons rattrapé tout le retard accumulé par excès de nostalgie, de peur, de suspicion ou simplement de snobisme intellectuel. Nous avons désormais dans les mains une civilisation amie que nous saurons mieux corriger, car nous le ferons sans ressentiment.

3. Chacun de nous a pu remarquer combien les relations humaines non numériques lui manquaient ces jours-ci. Inversez ce constat : cela signifie que nous en avons beaucoup, des relations humaines. Alors que nous disions des

choses comme : « Désormais, toute notre vie se passe sur les outils numériques », nous nous constituons une quantité incroyable de relations humaines. Nous nous en rendons compte aujourd'hui et c'est comme si nous nous réveillions, après un léger passage à vide de l'intelligence. N'oubliez pas cette leçon, s'il vous plaît. Ajoutez-en même une autre : tout cela nous apprend que plus nous laisserons la civilisation numérique se déployer, plus tout ce qui nous permet de rester humains acquerra de beauté, d'importance et de valeur, y compris économique : les corps, les voix naturelles, les impuretés, les imperfections physiques, les aptitudes manuelles, les contacts, les efforts, la proximité, le contact, la température, les rires et les larmes *authentiques*, les mots non écrits, et je pourrais continuer ainsi pendant plusieurs lignes. L'humanisme deviendra une pratique quotidienne et notre seule vraie richesse : ce ne sera plus une discipline à étudier, mais un lieu de notre agir que nous ne nous laisserons plus jamais voler. Songez à la fureur avec laquelle nous le désirons, à présent qu'un virus l'a pris en otage : c'est suffisant pour remiser le moindre doute.

4. Une fissure qui semblait s'ouvrir comme un gouffre et qui nous faisait souffrir s'est refermée en l'espace d'une semaine : celle qui séparait le peuple des élites. En quelques jours, tous ont accepté, au prix de sacrifices inimaginables et avec une grande discipline, les consignes données par une classe politique en laquelle ils n'avaient aucune confiance et un corps médical auquel, la veille encore, ils

avaient du mal à reconnaître une véritable autorité, même sur des questions aussi simples que celle des vaccins. Une classe dirigeante incapable de mener à bien une réforme de l'enseignement a pu obtenir du pays entier qu'il reste à la maison. Qu'est-ce qui s'est passé ? La peur, me répondra-t-on. Certes. Mais ce n'est pas tout. Il y a autre chose, une chose qui nous aide à mieux nous comprendre : en dépit des apparences, nous *croyons* à l'intelligence et à la compétence, nous *voulons* que quelqu'un nous guide, nous sommes *capables* de changer de vie sur la base des indications de ceux ou celles qui savent mieux que nous. Notre révolte contre les élites est momentanément suspendue, ce qui peut nous aider à mieux la comprendre : nous croyons à l'intelligence, *mais plus à celle de nos pères* ; nous voulons la compétence, *mais pas celle du XX^e siècle* ; nous avons besoin de quelqu'un qui décide pour nous, *mais notre rêve, c'est que ce quelqu'un ne soit pas issu d'une caste imbue d'elle-même, usée et incapable de se régénérer*. Je résume : nous voulions une nouvelle classe dirigeante et c'est toujours ce que nous voulons : nous sommes prêts à patienter, car ce n'est pas le moment de faire des bêtises. Mais c'est ce que nous recommencerons à vouloir le jour où cette situation d'urgence prendra fin.

5. La crise sanitaire actuelle constituera sans doute un point d'inflexion d'une importance historique considérable. Disons-le ainsi : c'est la première urgence planétaire produite par l'ère du *Game*, la révolution numérique, mais

aussi la dernière urgence planétaire qui sera gérée par une élite et une intelligence du xx^e siècle. Vous le voyez, le point d'inflexion ? Vous la voyez, la contradiction ? Vous voyez pourquoi nous ne comprenons pas grand-chose en ce moment, pourquoi nous faisons beaucoup d'efforts et nous égarons facilement ? On nous a défiés aux jeux vidéo et nous avons envoyé des joueurs d'échecs pour répondre au défi. Nous sommes exactement à la croisée des chemins entre un monde et un autre. C'est une position très inconfortable. Il faut savoir qu'il suffirait d'éliminer les *smartphones* et 80 % de ce qui se passe autour de nous (flux d'informations, création de *storytelling*, flux et reflux de peurs, survie dans une situation de confinement quasi total, rapidité des décisions...) ne serait pas arrivé : pourtant, c'est inévitable, la gestion de tout cela est entre les mains d'une rationalité du xx^e siècle. Je vous donne un exemple pratique, pour que nous nous comprenions. Le xx^e siècle avait le culte des experts, ces figures qui, après une vie d'études, en savent long sur un sujet. Le *Game* a une autre forme d'intelligence. Comme il sait qu'il a affaire à une réalité aussi fluide que complexe, il privilégie un autre type de connaissance : en savoir relativement long sur tout. Ou faire travailler ensemble des compétences différentes. Il ne laisserait jamais des médecins dicter seuls la ligne de conduite à suivre en cas d'urgence sanitaire : il réunirait un mathématicien, un ingénieur, un commerçant, un psychologue et tous ceux qui lui sembleraient utiles. Même un

clown, si nécessaire. Sans doute agiraient-ils avec un seul impératif: la rapidité. Et avec une méthodologie singulière: se tromper vite, ne jamais s'arrêter et tout tenter. Mais dans l'immédiat, nous suivons une autre voie. Nous sommes guidés de la meilleure façon possible par une élite qui, en raison de sa formation et de son appartenance générationnelle, se sert de la *technologie* numérique, mais pas de la *rationalité* numérique. Nous ne pouvons certes pas les en blâmer. Mais c'est le moment de comprendre que si une grande partie de ce qui nous entoure ce matin nous paraît absurde, c'est aussi pour cette raison. Des grands maîtres aux échecs qui jouent à *Fortnite* (ils gagneront, mais on comprend pourquoi leur style de jeu nous semble parfois quelque peu surréaliste).

6. Restez chez vous, pour l'amour du Ciel. Dois-je le répéter? D'accord, je vais le répéter.

7. Restez chez vous, pour l'amour du Ciel. Avec tout ce qu'il y a à lire...

8. La crise sanitaire a souligné de façon spectaculaire un phénomène que nous devinions, mais que nous n'acceptions pas toujours: depuis un certain temps, c'est la peur qui dicte l'ordre du jour de l'humanité. Nous avons besoin d'une dose quotidienne de peur pour agir. Le virus couvre à présent l'ensemble de nos besoins en la matière. De fait, quelqu'un a-t-il encore peur des migrants, du terrorisme, de Salvini, des effets des écrans sur les enfants ou du gluten? Mais il y a vingt jours à peine, nous avions grand

besoin de ces peurs. Nous les cultivions comme des orchidées. Dans certaines phases de manque, nous nous sommes contentés d'une urgence météorologique ou d'une éventuelle crise politique (allons donc). Sur l'échiquier, nous ne savons plus jouer qu'avec les noirs : si la peur ne bouge pas la première, nous sommes dépourvus de stratégie. Or, je voudrais rappeler – justement aujourd'hui – que nous sommes en vie pour concrétiser des idées, bâtir une forme de paradis, perfectionner nos gestes, comprendre chaque jour une chose supplémentaire et compléter le monde naturel, pourquoi pas avec goût. Quel rapport tout cela a-t-il avec la peur ? Notre ordre du jour devrait être dicté par le désir, non par la peur. Par des désirs, par des visions, pour l'amour du Ciel. Pas par des cauchemars.

9. (Ce point est délicat. Sentez-vous libre de passer au suivant.) Ces jours-ci, personne n'échappe au doute qu'il puisse y avoir une certaine disproportion entre le risque réel et les mesures à prendre pour y faire face. On peut nous l'expliquer de toutes les façons possibles et imaginables, cette sensation persiste : celle d'une certaine disproportion. Je ne veux pas entrer dans le type de comparaisons qui conduit à mettre sur le même plan le nombre de décès dus au Covid-19 et ceux causés par le diabète ou la cire d'abeille qui rend les parquets trop glissants. Pour autant, il semble impossible de se défaire de l'idée que, d'une manière ou d'une autre, nous sommes en train de payer une certaine incapacité à trouver la juste mesure

entre l'ampleur du risque et celle de la réaction. On peut certainement mettre une partie de cela sur le compte de l'intelligence du xx^e siècle, de ses logiques, de son manque de souplesse, de son culte des experts. Pourtant, la question ne se résout pas avec ce constat. Si j'essaie de regarder à l'intérieur de cette disproportion qui nous agace et nous questionne tant, je finis par trouver une chose difficile à dire en ce moment. Mais comme je l'ai souligné, le temps de l'audace est venu. Alors je vais la dire. Dans cette apparente disproportion, on observe une inertie partagée, un sentiment collectif que nous contribuons tous à forger : nous avons trop peur de mourir. C'est comme si le droit à la santé (une conquête formidable) s'était figé pour devenir un impossible droit à une vie pérenne qu'en réalité nul ne peut nous garantir. Or, la relation avec la mort et avec la peur de la mort est avant tout une affaire individuelle, une affaire que chacun gère seul (moi, par exemple, je me débrouille vraiment mal). Mais la peur de la mort est un sentiment collectif que les communautés humaines ont toujours pris soin de construire, limer, corriger et contrôler. Par exemple, la civilisation de mon grand-père, qui avait encore besoin de guerres pour rester en vie, veillait à conserver une certaine « aptitude à la mort ». Notre civilisation, elle, a choisi la paix (en gros) et nous avons donc cessé de cultiver toute habitude collective de penser la mort. En tant que communauté, nous la combattons, mais nous ne la pensons pas. Or, ce qu'une civilisation de la paix

aurait de meilleur, ce serait la capacité de repenser la mort et de l'accepter, non avec courage, mais avec sagesse ; non comme un affront indicible, mais comme un progrès de notre souffle, une inflexion de notre démarche, la crête de la vague que nous sommes et ne cesserons jamais d'être. Un individu seul ne peut pas arriver régulièrement à une réelle légèreté de l'expérience : une communauté, si. Par le passé, des communautés ont pu conduire leurs enfants à la mort par millions au nom d'un idéal, noble ou aberrant, là n'est pas la question : pourquoi la nôtre ne pourrait-elle pas conduire les siens à comprendre que la première façon de mourir est d'avoir une peur excessive de la mort ?

10. Beaucoup de gens se demandent ce qui va se passer ensuite. Une éventualité que je dois consigner ici, c'est qu'il n'y ait *aucun* après. Pas dans le sens où nous allons tous mourir : non, bien sûr que non, je l'ai déjà dit. Dans un sens différent : nous nous rendons compte que c'est seulement dans les situations d'urgence que le système se remet à fonctionner. Le pacte entre le peuple et les élites se renforce, une certaine discipline sociale se rétablit, chaque individu se sent responsabilisé, une solidarité diffuse se manifeste, le degré de tension diminue, etc. En résumé : aussi absurde cela puisse-t-il paraître, le véhicule cesse de perdre des pièces lorsqu'il franchit les deux cents kilomètres à l'heure. Il est donc possible que l'on choisisse bel et bien de ne plus redescendre en dessous de cette vitesse : l'urgence comme scénario permanent de notre futur. En

ce sens, la crise du Covid-19 a tout l'air d'être une grande répétition générale avant de passer au niveau supérieur du jeu, la mission finale : sauver la planète. L'urgence totale, chronique et durable dans laquelle tout se remettra à fonctionner. Je ne suis pas en mesure de dire sincèrement si ce scénario est souhaitable, mais je ne puis nier qu'il possède une rationalité propre. De plus, il est assez cohérent avec l'intelligence du *Game* : une intelligence qui reste vaguement toxique, qui a besoin de stimuli répétés et intenses, qui donne le meilleur d'elle-même dans un climat de défi et, au fond, a été inventée par des *problem solvers*, pas par des poètes.

II. Dernier point. Je ne suis pas un spécialiste, mais il n'est guère difficile de comprendre que ce qui se passe va nous coûter une montagne d'argent. À vue de nez, bien plus que la crise financière de 2008-2009. Je tiens à dire une chose : ce sera une opportunité colossale, historique. S'il est un moment où il sera possible de redistribuer la richesse, de ramener les inégalités sociales à un niveau supportable et digne, ce moment approche. Aux niveaux d'inégalité sociale auxquels nous sommes actuellement, aucune communauté n'est encore une communauté : elle fait mine d'en être une, mais c'est un leurre. Ces inégalités sapent les fondements de notre système, elles nient toute hypothèse de bonheur et rongent notre crédibilité comme un cancer. Le problème, c'est que certaines choses ne se réforment pas et ne peuvent pas s'améliorer progressivement,

à petite dose, un peu chaque jour. Certaines choses ont besoin d'un brusque mouvement de torsion pour changer, un geste qui fait mal et qu'on ne pensait pas pouvoir accomplir. Certaines choses changent à la suite d'un choc bien géré, d'une crise qui favorise une renaissance, d'un tremblement de terre surmonté sans trembler. Le choc est arrivé, nous subissons la crise et le tremblement de terre n'est pas encore passé. Les pièces sont toutes là, sur l'échiquier. Elles font mal, mais elles sont là, et la partie à jouer nous attend depuis longtemps. Ce serait une impardonnable bêtise d'avoir peur de la disputer.

ALESSANDRO BARICCO

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR VINCENT RAYNAUD

Ce texte a été publié le 25 mars 2020 dans *La Repubblica*, à un moment où l'épidémie faisait rage en Italie.

À l'heure du soupçon, il y a deux attitudes possibles. Celle de la désillusion et du renoncement, d'une part, nourrie par le constat que le temps de la réflexion et celui de la décision n'ont plus rien en commun ; celle d'un regain d'attention, d'autre part, dont témoignent le retour des cahiers de doléances et la réactivation d'un débat d'ampleur nationale. Notre liberté de penser, comme au vrai toutes nos libertés, ne peut s'exercer en dehors de notre volonté de comprendre.

Voilà pourquoi la collection «Tracts» fera entrer les femmes et les hommes de lettres dans le débat, en accueillant des essais en prise avec leur temps mais riches de la distance propre à leur singularité. Ces voix doivent se faire entendre en tous lieux, comme ce fut le cas des grands «tracts de la NRF» qui parurent dans les années 1930, signés par André Gide, Jules Romains, Thomas Mann ou Jean Giono – lequel rappelait en son temps : «Nous vivons les mots quand ils sont justes.»

Puissions-nous tous ensemble faire revivre cette belle exigence.

ANTOINE GALLIMARD





*La prudence, c'est fait, me semble-t-il.
Il est temps de passer à l'audace.*

ALESSANDRO BARICCO

ALESSANDRO BARICCO EST NÉ EN 1958 À TURIN. IL EST L'AUTEUR DE ROMANS ET D'ESSAIS TRADUITS DANS LE MONDE ENTIER. *THE GAME* EST SON DERNIER OUVRAGE PARU AUX ÉDITIONS GALLIMARD EN 2019.

TRACTS.GALLIMARD.FR

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : **ANTOINE GALLIMARD**

DIRECTION ÉDITORIALE : **ALBAN CERISIER**

ALBAN.CERISIER@GALLIMARD.FR

GALLIMARD • 5 RUE GASTON-GALLIMARD 75007 PARIS • FRANCE • GALLIMARD.FR

DÉPÔT LÉGAL : MARS 2020 © ÉDITIONS GALLIMARD, 2020

7 AVRIL 2020

ALESSAN-
DRO
BARICCO
**LE TEMPS
DE L'AUDACE**



7 AVRIL 2020 / 10 H / N° 36
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

**Le Temps
de l'audace**
Alessandro Baricco

Cette édition électronique du livre
Le Temps de l'audace d'Alessandro Baricco
a été réalisée le 07 avril 2020
par les Éditions Gallimard.
ISBN : 9782072911415